

**LES JUMELLES
DE LA RUE NICOLAS**

© 2022 éditions Project'iles.
9, Allée Pablo Casals
87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions Project'iles reçoivent l'aide de la DAC Mayotte pour la publication de ses livres. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Design graphique : Vincent Plisson
Photo de l'auteure : kitemklerew photography.

ISBN : 978-2-493036-07-0

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès
94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert
85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

ÉVELYNE TROUILLOT

LES JUMELLES DE LA RUE NICOLAS

Roman • Tantara

p²

*À mes filles Nadève et Shadine,
À Ana Marie et à Gavin Michel*

ÉVELYNE TROUILLOT

*« Est-ce la mer que vous entendez en moi,
ses insatisfactions ?
Ou la voix du rien qui fut votre folie ? »*

Ariel, Sylvia Plath,
NRF, Gallimard, 1965

ÉVELYNE TROUILLOT

Chapitre 1

ÉVELYNE TROUILLOT

Il n'y a que dans les airs que je me retrouve.
Cet espace entre terre et ciel, entre les nuages
et les montagnes d'eau, ce monde de brume où
tout semble flotter à jamais, suspendu, indécis
et vaporeux, c'est mon lieu à moi. Un monde de
couleurs imprévues, de pastels improbables nichés
dans des camaïeux insolites. J'y suis bien, je blottis
mon visage contre le hublot et mon esprit s'envole.
J'échappe au monde et au temps. Bien loin de
mes mornes desséchés et de la silhouette invisible
de la mer. Bien loin des rues trop bien tracées des
grandes villes où il ne fait jamais noir, où la lumière
des hommes n'arrête jamais de vous scruter dans le
blanc des yeux. Dans cet intervalle de clarté diffuse
où les nuages prennent forme, je me sens indéfinie

et innommable. Je ne sais si je suis Claudette ou Lorette. La demi-sœur délaissée avant la naissance ou la jeune femme délurée bien connue des commerçants de Flatbush Avenue.

14

J'entame ce récit. Ce n'est pas tant ton accord qu'il me faut mais j'aimerais que nous arrivions à cette symbiose dont nous rêvions inconsciemment toutes les deux. Je sais qu'autrement, je ne pourrai jamais atteindre cet état de plénitude qui me semble si inaccessible sans toi.

Je ne trouve pas de rue à la mesure de mes souliers. J'ai humé les relents nauséabonds du Boulevard Jean-Jacques Dessalines. J'ai aussi arpenté les devantures de Flatbush Avenue. Ma folie s'est égarée entre les taxis jaunes, les magasins de pacotille, les McDonalds, les camionnettes tap-tap et les flaques d'eau sale. Ma parole ne sait plus quelle langue parler. Entre créole, anglais et français, je divague sans dictionnaire et sans grammaire. Je ne

sais plus où je suis. Il importe peu à ma démence de s'établir à New York ou à Port-au-Prince, elle qui s'est logée en moi et qui ne parle que le langage de mes angoisses.

Joseph dit que nous avons rendez-vous demain à l'immigration. Il tremble à l'idée que notre demande soit rejetée. C'est de ta faute, Lorette. A la première visite, j'ai senti que tu t'installais en moi. Je me suis laissé faire. C'est si bon parfois de me cacher derrière ton rire excentrique et ton côté irrévérencieux. Je m'oublie et je m'envole dans tes gestes démesurés. La veille, tu avais décidé brusquement de passer ta journée et une grande partie de la nuit dans le subway parcourant les tunnels de Manhattan, de Brooklyn et de Queens. Munie de notre Metrocard illimitée d'un jour. Te faufilant dans le ferry de Staten Island, perdue entre gratte-ciel et ponts aériens. Tu n'es rentrée qu'après deux heures du matin, les yeux remplis de graffiti, les lèvres pleines des bruits de ferrailles qui nous avaient nourries pendant tes allées et venues. L'avocat a dû

inventer une excuse, parler de problèmes féminins mensuels, et écrire une lettre quasi obséquieuse pour prendre un autre rendez-vous.

16

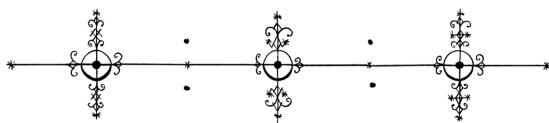
Pas question de manquer celui-ci, nous dit-il, mais va savoir ce que tu inventeras, petite sœur. Je ne peux pas toujours te contrôler. Cela me fait tiquer quand tu affirmes que je suis la seule responsable, que ton pouvoir sur moi s'est éteint au rythme de notre démente mais je n'en crois pas un mot. Tu me manipules aussi sûrement que si tu habitais en moi et que nous ne faisions qu'une. Il en était ainsi dès notre petite enfance. Etienne, notre père venait me chercher chez mes cousins maternels pour les jours de congé, les occasions spéciales, les instants où ma belle-mère, sa femme légitime, ta mère, acceptait de me recevoir. Les cousins de maman me couvraient de conseils teintés de reproches avant de me laisser partir. Moi, l'orpheline exhibant son manque d'affection dans son regard et dans ses gestes, la fillette souffreteuse si consciente de son statut de demi-sœur. J'avais eu la malheureuse arrogance de

naître exactement le même jour, - deux heures plus tôt d'ailleurs ! - que toi, la fille légitime de notre père. Pourtant, puisque tu étais prématurée et moi à terme, on aurait pu penser que la bévue ne me serait pas attribuée, mais ta mère, tante Rose-Marie, comme elle m'avait ordonné de l'appeler, m'en avait toujours voulu. Pour elle, la famille de ma mère portait la responsabilité de la naissance avancée et difficile de « sa petite Lorette » et de la subséquente infertilité du couple. En colère, elle parlait de potions, de poudres maléfiques qu'on lui aurait fait ingurgiter mais je sentais qu'elle n'y croyait pas. Il lui fallait des coupables et nous étions les premiers sur sa liste. Tante Rose-Marie semblait même me rendre responsable de la mort de ma propre mère, moins d'un an après ma naissance. Mes grands-parents avaient été emportés il y a longtemps, l'un par une dysenterie mal soignée et l'autre par une de ces maladies qui attaquent ceux que les services de santé ont oubliés. Il ne me resta plus que Grann Aline, mon arrière-grand-mère. Déjà octogénaire et attachée à sa province natale, elle ne put s'occuper de moi. Mon père se sentit contraint de verser une

pension, pourtant minime, à tante Marthe et aux cousins de maman qui avaient accepté, après de rudes négociations de me prendre en charge dans leur logement serré de la capitale. Tante Rose-Marie dut s'y courber à contre cœur. Mon statut d'orpheline rendait moralement inacceptable tout comportement ouvertement vindicatif à mon égard. Seul son regard reflétait son ressentiment ; même gamine, je ne m'y étais jamais trompée.

Te souviens-tu de ma première visite à la maison de la rue Nicolas ? Etienne était venu me chercher ce dimanche-là et il avait pris un taxi depuis la rue des Fronts-Forts à quelques mètres de chez les cousins de maman. Il n'arrêtait pas de parler dans le taxi, prenant à témoin le chauffeur en lui répétant que c'était un signe de chance extraordinaire que ses deux filles de mères différentes, naissent le même jour et se ressemblent autant. « N'est-ce pas que j'ai de la chance, mon frère ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas qu'elles sont bénies toutes deux et auront des destinées remarquables ? » Et l'autre acquiesçait d'un

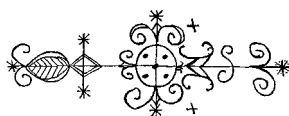
air amusé. Heureusement qu'Etienne ne semblait pas attendre que je participe à la conversation, car mon cœur affolé battait comme un oiseau fou. Il m'entraîna avec lui dans l'arrière-cour d'une grande bâtisse, vers une petite maison plus modeste mais qui me sembla à ce moment un château, à moi qui dormais dans une pièce exigüe avec deux de mes cousines. Rose-Marie s'était installée au salon pour nous attendre. Assise, impavide. Je m'approchai pour l'embrasser comme me l'avait recommandé la tante. « On ne dira pas que nous ne t'avons pas bien éduquée. Ne va pas nous faire honte. » Ta mère me tendit une joue dédaigneuse et sèche. Puis elle se tourna vers le couloir. « Lorette, viens ici. » Je te vis entrer dans la pièce, tête baissée, trainant délibérément les pieds, puis tu levas les yeux vers moi. Nous eûmes toutes deux le même sursaut. Figées, bouleversées, timidement impatientes, nous nous regardions avec avidité et suspicion.



Maman avait passé deux jours à me préparer à cette rencontre. Elle n'avait pas pu l'éviter. Papa s'était obstiné. Tranquillement comme un chien avec un os qu'il ne veut pas lâcher. « Elles doivent se rencontrer Rose-Marie, de toutes les manières c'est inévitable. Ce sera une compagne pour Lorette, ce qui est fait est fait ! » Il finit par marmonner un jour d'un air méchant : « En plus, le médecin t'a bien dit que tu ne pouvais plus avoir d'enfant ! ». Maman en catholique pratiquante se sentait coupable car elle manquait au plus important de ses devoirs d'épouse. Ceci je le compris seulement plus tard. A ce moment-là, elle m'expliqua plutôt que « la charité chrétienne exigeait que j'accueille cette demi-sœur ». Elle ajouta cependant en soulevant les sourcils : « Tu n'es pas obligée d'être son amie. Pas de familiarité, tu comprends ? » Elle me sortait ce même discours avant les visites des parents de la province à la saison des fêtes. « On peut être charitable, mais faut pas encourager les mauvaises habitudes. Ces gens-là profitent de nous facilement ». Maman était experte

à se montrer gentille tout en gardant ses distances avec ces « gens- là ». Elle avait beaucoup parlé de toi sans jamais mentionner cette ressemblance extraordinaire. J'appris par la suite que papa le lui avait dit plusieurs fois. D'ailleurs, je suis certaine que Rose-Marie avait mené son enquête et était parfaitement au courant que nous étions comme deux gouttes d'eau. Par esprit de contradiction, je comptais bien t'emmener dans ma chambre. Te montrer mes jouets, te laisser même les toucher pour agacer un peu maman. Tous mes plans sont tombés à l'eau lorsque je t'ai vue. Je t'ai aimée instantanément. Malgré moi. Comment ne pas se sentir émue par des traits si familiers ? Comment ne pas aimer son propre visage ?

21



« Comme elles se ressemblent ! On dirait des jumelles ! » Ta mère aurait tant voulu renforcer par une multitude de dissemblances mon statut de demi-sœur qu'elle enrageait de nous regarder côte à côte. Seulement il lui était difficile d'ignorer les liens de

parenté qui nous unissaient. Toi Lorette, née d'une union respectable et légalisée et moi, Claudette, issue d'une passade condamnable et vouée à l'échec, entre un quadragénaire très conscient de son statut de fonctionnaire des douanes et une jeune femme dans la vingtaine qui avait juste le bac. Aux intentions et aux mœurs douteuses selon Marie-Rose. Nos prénoms aux résonances semblables renforçaient notre similitude. Selon les cousins, le mien me fut attribué au moins trois jours après ma naissance, ma mère ayant accepté d'attendre mon père pour décider. « La pauvre fille, elle aimait tellement ton père qu'elle lui a laissé pleine liberté quant à ton prénom et au choix du parrain », un ami d'Etienne assez brave ou indifférent face à la rogne de Rose-Marie. Une des cousines de maman qui, pour des raisons inconnues, avait de l'estime pour notre père, consentit à être la marraine. Sa paternité, Etienne ne voulait l'assumer que dans les gestes de représentativité sans arriver toutefois à m'offrir son patronyme. Tu fus nommée avant moi, même si je vis le jour avant toi. La compétition à la fois constante et subtile commença très tôt entre

nous. Jumelles extraordinaires par une curieuse loterie génétique. Ignorant presque totalement le patrimoine maternel, nous avions toi et moi privilégié physiquement la famille d'Etienne : le teint très noir, les yeux en amande, les lèvres largement étirées, les cheveux drus et courts, le corps fluet et nerveux et une voix haute et grêle qui prit au cours des ans et de nos embardées un débit saccadé. Aussitôt apparente l'extraordinaire ressemblance entre nous, Etienne s'en vanta auprès de ses amis qu'il invitait à venir m'observer après avoir fait ta connaissance, selon ce que me racontèrent les cousins de maman. « Des jumelles spéciales, disait-il, des marasa, qui l'aurait cru ? Il y en avait dans la famille de mon père, c'est peut-être pour cela ! » Le ton enthousiasmé d'Etienne m'agaçait souvent, comme s'il voulait signifier que cette ressemblance supplantait toute autre différence. Pendant notre enfance, ma qualité de demi-sœur transparaissait cependant dans mes habits et chaussures bon marché à l'aspect fatigué et usé, dans mon français parlé avec une application suspecte et dans mon uniforme d'une petite école des Sœurs de La

Sagesse, non pas celle de l'Avenue John Brown que tu fréquentais mais une réservée aux enfants de familles modestes où les marraines aisées mettaient leurs filleules pour se donner bonne conscience.

24

Est-ce pour échapper à mon statut d'enfant de deuxième ordre que je m'appliquais autant à l'école ? Est-cela qui m'incita à apprendre l'anglais avant l'âge de douze ans ? A dix-sept ans, je le maniais beaucoup mieux que toi. Toi qui avais pourtant passé un été aux États-Unis, tu avais encore du mal à l'utiliser, alors que moi j'étais une vraie anglophone selon les amis venus de la diaspora. En fin de compte, à quoi cela m'a-t-il servi ? Déjà entre le créole et le français, je ne faisais que balbutier mensonges ou demi-vérités. Nous grandîmes dans l'habitude des situations non définies où les choses s'habillent de non-dits, où ne pas répondre devient une vérité contraire, sourire un aveu de culpabilité et pleurer un acte de courage. Entre nous, la compétition quoique assidue se couvrait de camaraderie et de complicité. Pour les autres, elle

était plus pernicieuse. Mes cousins et tante Marthe ne te connaissant qu'à travers les dires de notre père et mes bavardages d'enfant, ne se gênaient pas pour t'imputer les pires défauts. Leur animosité envers toi déclenchait chez eux une indulgence soudaine à mon égard. Pour sa part, Rose-Marie, cheffe de bande omnipotente, imitée par les autres membres de sa famille, nous comparait sans cesse, mettant en relief nos différences pour exorciser cette ressemblance singulière. Toute action fournissait à l'une ou l'autre partie une arme de plus pour un parallèle incessant. « Lorette est plus sympathique que Claudette » « Cela se voit que Claudette est plus polie que Lorette ». « Ta demi-sœur a eu de meilleures notes de français ». « Claudette est plus intelligente ». Laquelle est la plus cinglée des deux ? Which one is crazier, Lorette or Claudette ? Toi ou moi ?

25

Demain, il faudra aller au Bureau de l'Immigration et rencontrer de nouveau un officier. Avec leurs questions impertinentes, leurs mines toujours soupçonneuses, leurs sourires

condescendants ou faux. « Sit down Mrs. Jean-Louis », on doit prononcer Gin Louwis nous aussi pour ne pas fatiguer les oreilles américaines. Après tout, nous sommes en terre anglophone. Il faudra une fois de plus jouer les jeunes épouses amoureuses. Jeter des regards pour le moins affectueux à cet homme minable qui, après quinze ans aux États-Unis, arrive à peine à baragouiner dans la langue. Se pencher sur les innombrables papiers à remplir et à parapher. Qui signera au bas de la page : Lorette ou Claudette ? Toi ou moi ?



*Je ne reconnais pas mon visage dans la glace.
Mes yeux ont si tôt appris à mentir que je ne sais plus
comment me regarder en face. J'ai besoin des autres et
de leurs mensonges pour cacher les miens. Cloclo, tu as
toujours voulu être la plus sage. Petite sainte nitouche,
comme si je ne savais pas ce qui se passait dans ta tête.
C'est à toi de rencontrer cet officier et de le convaincre
de ton équilibre mental. Tu sais comment faire pour*

donner le change, faire semblant d'être normale. Même maman qui ne t'a jamais aimée et s'est toujours méfiée de toi est tombée dans le piège. Elle voulait tellement d'une petite fille modèle, comme dans ce foutu livre que j'ai lu quand j'étais petite. Une fille qu'elle pouvait exhiber à tous ses amis. Ce que j'ai pris comme claques et fessées ! Elle désirait faire de moi cet être parfait comme si elle n'avait rien à se reprocher, elle ! Cela avait commencé très tôt. Nous étions encore petites filles, rubans aux cheveux. Nos péchés encore véniels pour parler comme le prêtre de la paroisse auquel je devais me confesser chaque semaine. Je voyais bien qu'il attendait que je lui confie mes péchés de luxure (un gros mot pour parler de sexe !) Je lui parlais de mes doigts dans ma culotte, de mes pensées sales et de mes plaisirs coupables. Rose-Marie arrêta de me dire d'aller à confesse car elle voyait que j'en revenais trop heureuse. Maman a horreur du bonheur, pour les autres comme pour elle. Mon devoir n'était pas d'être heureuse, mais de l'aider à grimper l'échelle sociale. Je devais parler le français, éviter les fautes et sourire aux bonnes gens. Adopter les manières de petite bourgeoise éduquée chez les Sœurs. Elle aurait voulu faire partie de la clique de

certains parents qu'on croisait à la messe du dimanche. La voiture avec le chauffeur, les tailleurs importés, les week-ends à la montagne. Malheureusement, le salaire de papa ne lui permettait pas toujours de jouer à la « bourgeoise ». Ma mère employait donc mille astuces. A chaque sortie, je devais éliminer tout signe des chemins non asphaltés. Essuyer les marques avilissantes des personnes de condition modeste côtoyées dans les rues boueuses. Au retour, elle me reniflait presque pour y déceler et saccager les odeurs de gros peuple qui se collaient à ma peau. Et ceci malgré la lotion Brock dont elle frottait mes aisselles. À l'époque, nous n'avions pas encore de voiture et un car d'abonnement scolaire me conduisait et me récupérait à l'école. Lorsqu'il tombait en panne, Rose-Marie, frustrée et humiliée, devait utiliser le transport public. Nous prenions une camionnette, bourrée de passagers bruyants et de travailleurs à l'odeur forte. Ceux qui n'ont pas d'heure de pause pour se refaire une beauté. Ceux que ma mère regardait d'un air hautain. « Madame, nous pouvons faire une petite place à votre fillette. Allez ! Mettez-la ici. » Rose-Marie ne tournait même pas la tête vers

le passager et son amabilité qu'elle jugeait offensante. Elle troussait davantage le nez et me serrait contre elle. Non merci. Sa voix aurait pu frigorifier une cuvette d'eau sous le soleil de midi. Elle frictionnait énergiquement mes pommettes, pour les rendre un peu plus fraîches disait-elle, plus propres et moins sombres. Publiquement, elle se vantait de mon teint si noir, mais chaque matin elle me passait des lotions douteuses sur le visage. Avec le départ de papa, elle était devenue presque obsessive dans son besoin de propreté et de blancheur. En sortant, j'emportais toujours sur ma joue une claque pour me rappeler de ne jamais arriver à la maison avec de la sueur sur le front et des chaussures poudreuses. Avec dans ma poche deux mouchoirs : un pour me nettoyer les pieds, l'autre parfumé de lotion Bien-être pour me rafraîchir le visage et les aisselles. « C'est déjà assez humiliant d'être à pied, pas question de se balader avec des mauvaises odeurs. Pas de sourire aux inconnus, surtout aux piétons. Cela servirait à quoi ? Attention à ne pas remuer les fesses non plus. » Rose-Marie demeurait une vieille fille de cœur et de corps. Etienne n'est jamais arrivé à lui faire aimer